

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: 4 (1901)

Heft: 204

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Fleur de Falaise

Autor: Audoin, Maxime

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285632>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

Perrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

Perrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 29^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

29^{me} année LE PAYS

Mémoires

DE
Messire CLÉMENCION

PUBLIÉS PAR A. DAUCOURT
curé de Miécourt.

Heureux encore le pauvre peuple, si les impies en étaient restés là. Hélas ! il ne se passa pas six semaines qu'ils se portèrent avec furie dans les églises pour y consommer les dernières horreurs contre Dieu et la religion, comme on le verra vers la fin de cette année 1793. Pendant un petit intervalle on prévint, en plusieurs endroits, leur fureur extravagante, tant pour sauver respectueusement la divine Eucharistie, que pour remettre en lieux sûrs, à Delémont les précieuses reliques des Sts-Germain et Randoald dans la sacristie du dit Chapitre de Moutier-Grandval, jusqu'au moment où l'on put les amener à Courrendlin avec les autres vases sacrés appartenant à ce Chapitre (*).

Sur la fin de 1793 jusqu'au mois de février 1794, on vit commettre les plus horribles sacriléges dans la maison du Seigneur. Oui, ce moment épouvantable parut enfin. Les impies

(*) Comme ce Chapitre était combourgéos de Soleure et compris dans la Neutralité helvétique, on plaça sur la porte de la sacristie, qui renfermait les objets précieux de ces chanoines, ces mots : « Propriété du Chapitre de Moutier-Grandval, compris dans la Neutralité helvétique ».

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 6

FLEUR DE FALAISE

PAR
MAXIME AUDOIN

Et Legoff se mit courageusement à l'étude. La botanique, source, pour ses adeptes, de tant de jouissances innocentes, se présente aux profanes hérisse de difficultés, surtout dans les débuts, et lorsque fait défaut un initiateur complaisant. Geneviève, la savante fille, n'eût pas demandé mieux que de guider le néophyte malgré lui. Mais, outre qu'elle n'eût pas consenti à revoir Pierre en cachette, M. Chardonnet, devenu pour elle une duègne féroce, la surveillait étroitement, et l'emmenait avec lui

coururent avec acharnement dans les églises pour détruire et anéantir les augustes mystères de notre sainte religion. En premier lieu ce fut dans l'église de Perrentruy, où se commirent des crimes avec une rage infernale. Ces monstres, armés de haches, de pioches et d'autres instruments, pénétrèrent jusqu'au sanctuaire pour abattre le tabernacle, le maître-autel et fouler aux pieds les vases sacrés, en vomissant d'horribles blasphèmes contre la divinité de Notre-Seigneur-Jésus-Christ. Ils traitaient la religion et son culte de pure superstition et de fanatisme pour tromper le peuple. La nuit arriva à propos pour mettre fin à leurs scélérates et leurs sacriléges.

A Saignelégier, mêmes extravagances. Après avoir détruit les autels, renversé les croix et brisé les images, ces malheureux esclaves de la liberté, amenèrent tous ces débris sur la place publique, y mirent le feu en chantant d'insolentes chansons au mépris de la religion et en dansant autour de ce feu.

Je serais trop long si je racontais toutes les abominations qu'ils commirent dans d'autres maisons des particuliers qui tenaient le parti de la religion. Je ne m'arrêterai point non plus à raconter de pareils forfaits arrivés ailleurs. Je craindrais de trop affliger et alarmer le lecteur. Je passe donc à d'autres scènes moins tragiques, pour faire une petite diversion.

On apprit bientôt dans toute la Prévôté catholique l'agréable nouvelle qu'on allait enfin transporter de Delémont, dans l'église de Courrendlin, les reliques de St-Germain et de St-Randoald. Le jour marqué pour cette heureuse translation fut fixé au 13 février 1794. On chargea, en pleurant, ces saints Corps sur un char qu'on conduisit vers Courrendlin. Tous les bons bourgeois habitants de Delémont versaient

dans toutes ses excursions. Elle avait dû se contenter de faire passer au garçon par l'intermédiaire de leur vieille amie, les traités nécessaires et un choix de plantes extraites de son propre herbier.

— Eh ! bien, demandait parfois Mme Dupont à son protégé, cela marche-t-il ?

— Heu ! je commence un peu à me débrouiller, — seulement, le temps passe !

Effectivement, la saison s'avancait, et les deux pauvres jeunes gens voyaient arriver à grands pas l'heure où ils leur faudrait se séparer jusqu'à l'année prochaine. A moins...

A moins que le dieu propice aux amoureux, — qui, hélas ! ne chôme point de besogne, — ne daignât intervenir en leur faveur...

Un matin, le tuteur et sa pupille, — sans se parler, car la pupille boudait le tuteur, — suivaient la crête d'une falaise, lorsque M. Char-

des larimes et sanglotait en voyant le départ de ce précieux trésor. Arrivé sur le territoire neutre de la Prévôté, tout le peuple désira voir ces précieux dépôts. Il témoignait de sa profonde vénération envers les corps saints de leurs glorieux patrons. Tous chantaient des hymnes et des cantiques d'allégresse jusqu'au village où les Corps saints furent reçus par Messieurs les chanoines et chapelains du Chapitre, et par M. le curé de Courrendlin. Les Corps saints furent placés de chaque côté du maître-autel. (*)

Le lendemain il y eut un office solennel chanté par Monsieur de Buchenberg, prévôt du Chapitre. Après la messe on chanta le Te Deum d'actions de grâces. Le concours du peuple fut nombreux pendant toute la matinée de la première exposition. Le peuple ne cessait de rendre mille actions de grâces au Tout Puissant de ce qu'il l'avait favorisé en permettant que ces précieuses reliques puissent lui arriver et de lui avoir soustrait au péril imminent où elles étaient d'être profanées et même brûlées par la furie des irréligionnaires Français et leurs semblables du pays. Ces misérables désolaient tout le pays par les atrocités qu'ils y commettaient tant

(*) Quand les Français envahirent la Prévôté, fin décembre 1797, les Chanoines se réfugièrent à Soleure avec les Corps des Sts Germain et Randoald. Le Concordat de 1801, ayant aboli les Chapitres, le dernier Prévôt du Chapitre de Moutier, M. de Buchenberg, donna, à la paroisse de Delémont les corps de St-Germain et de St-Randoald. Ils furent remis en 1805, à leur ancienne place, de chaque côté du maître-autel de l'église de St-Marcel, où ils sont encore, avec la crose de St-Germain, précieux spécimen de l'art de l'orfèvrerie du VII^e siècle. Le calice de St-Germain est conservé à la sacristie. Il est aussi du VII^e siècle.

donnet tressaillit soudain, et d'une voix altérée, l'index frémissant :

— Geneviève !
— Mon oncle !
— Là... là !

Geneviève regarda dans la direction indiquée, et, à cinquante mètres en face d'eux, sur le revers d'un immense rocher à pic, de tous côtés environné par la mer, elle aperçut une plante, haute de près de deux mètres, à la cime de laquelle s'épanouissait une belle fleur d'un violet pourpré.

— Tu vois ?
— Je vois, dit-elle nonchalamment.
M. Chardonnet frotta ses lunettes, darda sur la fleur ses yeux usés par les veilles, puis, navré :
— Je ne distingue pas bien !
Geneviève prit ses jumelles marines qu'elle portait toujours en sautoir, et, intéressée quoi qu'elle en eût :
— C'est une malvacée... une... laratera...

contre la religion que contre le repos public des honnêtes gens. Ils n'avaient qu'un but celui de rétablir le paganisme et l'idolatrie (*).

Peu de temps après le diocèse de Bâle fut dans la douleur, et l'affliction quand on apprit qu'on était à la veille de perdre son premier pasteur et son Souverain, Mgr. Joseph de Roggenbach. Ce digne prélat languissait dans son exil de Constance depuis plusieurs mois. Il était si exténué qu'il perdait entièrement ses forces et devenait incapable de célébrer les divins mystères de nos autels quoiqu'il en eut grande envie. Enfin il arriva à une si extrême langueur et défaillance, qu'il voulut recevoir les derniers sacrements. Ce qu'il fit bien à temps à l'édification de tous les assistants, tant évêques réfugiés que laïcs présents à cette triste cérémonie. Attendant l'heure et le moment où il rendrait son âme à Dieu, il passa ses derniers jours dans de vifs sentiments d'amour de Dieu, se résignant en tout en sa sainte Volonté. La veille de sa mort il fit assembler les gens de sa cour qui l'avaient suivi partout dans son exil et en dernier lieu à Constance. Il leur fit à tous les plus touchantes exhortations sur l'inanité des grandeurs et des biens de la terre. Il ne pouvait assez leur répéter combien il était consolant d'avoir vécu pour Dieu lorsqu'on était couché sur le lit de la mort.

Tous les assistants fondaient en larmes tant ils étaient attendris des pieux discours de leur Père et Maître. Enfin il recommanda surtout à ses officiers de ne pas exercer la vengeance à leur retour dans l'Évêché contre ceux qui avaient été les instruments de la perte de la Principauté, de leur pardonner tout à l'exemple du Sauveur Jésus qui pardonna à ses ennemis; *Farce illis* etc.

Se sentant enfin arrivé au moment de son agonie, il pria les prêtres de célébrer la messe ce matin là, ensuite de faire la recommandation de l'âme. Il les pria de lui lire ce qu'ils savaient de plus touchant de l'Écriture Sainte et des Pères de l'Église pour l'exhorter à bien mourir.

(*) Ce que l'auteur de ces Mémoires avance n'a rien d'exagéré. Il suffit d'examiner ce qu'étaient le culte de la déesse Raison et les orgies qui l'accompagnaient. Dans l'église de Delémont, comme à l'autel dressé dans la cour du Château ou devant la porte des Capucins, on vit des filles nues s'asseoir sur l'autel de la patrie et recevoir l'encens des patriotes, aux fêtes des sans-culotides. Une prostituée nue ne s'est-elle pas assise sur l'autel de Notre-Dame à Paris pour y recevoir les vœux des furieux Jacobins. Mêmes scènes ignobles se renouvelèrent dans l'église des Jésuites à Porrentruy et partout où les patriotes étaient en nombre.

— Sans doute la *lavatera arborea* ?

— Je ne pense pas... Oh ! oh ! voilà qui est curieux !

M. Chardonnet blêmit d'émotion.

— Tu dois te tromper, fillette. *l'arborea* est la seule *lavatera* que l'on rencontre sur cette côte.

— Je ne me trompe pas, — une seule fleur à l'aiselle des feuilles moyennes.

— Une seule ?... mais, en ce cas !...

— Feuilles inférieures en cœur renversé...

Le savant poussa un véritable hurlement.

— La *lavatera olbia* ! la *lavatera d'Hyères* !... inconnue dans cette région !... et même très rare sur le littoral de la Méditerranée !...

Alors tremblant de convoitise :

Il me la faut ! cria-t-il. — une pièce unique ! un échantillon merveilleux !... Ah ! si j'avais mes jambes de vingt ans !...

— Vos jambes de vingt ans ne vous auraient servi de rien, mon oncle.

Et, du bout de son ombrelle, Geneviève mon-

trait les encourageait par les signes qu'il donnait, leur faisant ainsi entendre qu'il comprenait parfaitement tout ce qu'ils lui disaient pour le porter à accepter la mort avec résignation et le fortifier ensuite contre les horreurs de la mort.

Ce vénérable prélat serra encore la croix sur sa poitrine. On l'entendit prononcer ces beaux mots : *In te Domine speravi non confondar in eternum... Amplius Domine lava me....*

(A suivre).

DE PROFUNDIS

C'était en vain que l'aumônier des Petites Sœurs des Pauvres de la ville d'A., avait durant de longues semaines multiplié ses exhortations à l'adresse du vieux Mauconduit (Antinoüs-Anthime) l'un des plus intelligents, mais aussi l'un des plus grincheux parmi les pensionnaires de l'asile. C'était en vain que les religieuses, souriantes sous leur costume reprisé de paysannes en deuil, avaient fait autour de cette âme d'octogénaire qui entrerait bientôt dans l'éternité, ce qu'en leur langage très simple, tout imprégné de surnaturel, ces saintes filles nomment « un siège de bonté ».

Le père Mauconduit accueillait avec une froideur uniforme, polie mais tout juste, les attentions plus délicates, les conseils amicaux de ces admirables servantes de Dieu qui, à l'aube de leur jeunesse pour la plupart, s'étaient faites en quelque sorte les mères des vieillards abandonnés.

Fier d'une demi-science qu'il avait récoltée par bribes, on ne savait où, le bonhomme méprisait ouvertement ce qu'il appelait la superstition, la bigoterie des sœurs. Il ne cachait pas à qui voulait l'entendre que s'il avait sollicité d'être admis dans cet « autre d'obscurantisme » qu'était l'asile d'A., c'était parce que toute autre ressource lui faisait défaut, parce que ses enfants étaient mariés au loin, chargés de famille, parce que le pain même lui manquait. Autour de lui, d'anciens vagabonds, des rôdeurs de grands chemins, d'ex-forçals peut-être étaient revenus à la foi de leur enfance ; on les entendait chanter les pieuses strophes des cantiques, de leur voix cassée : leurs mains tremblantes égrenaient un chapelet, dans le silence du sanctuaire ou dans la paix des grands couloirs si propres, si doucement

trait les flancs escarpés, lisses, sans presque une saillie, littéralement inaccessibles, de la falaise opposée.

— Il se trouvera bien un pêcheur pour aller me la cueillir... oh ! je donnerais n'importe quelle somme à celui qui me rapporterait cette fleur !

— Vous n'y pensez pas ? tenter un pauvre diable ! risquer une vie humaine pour satisfaire une fantaisie !

M. Chardonnet trépignait.

— Je te répète, ma fille, qu'il me faut cette plante à tout prix.

— Eh ! bien, dit-elle, l'œil brillant... soit. Je me charge, moi, mon oncle, de vous la procurer. Mais, à celui qui vous l'apportera, il est bien entendu que vous ne marchanderez pas le salaire ?

— Entendu ! promit le savant que la convoitise assolait ?

(La fin prochainement.)

éclairés. Seul Antinoüs-Anthime demeurait *irréductible*, comme il disait, fier de connaître ce mot savant ; seul il restait sourd aux appels d'En-Haut, que transmettait doucement jusqu'à son oreille la voix d'un vieux prêtre bûulant de zèle et charmant de cordialité.

Sous quelle impulsion la forteresse soudain céda-t-elle ? Ne scrutons point les desseins secrets de la Providence... Tout ce qui est établi, c'est que dimanche dernier, au matin, tandis que les pas lourds des vieux, les pas menus des vieilles, revenant de la chapelle, faisaient retentir les dalles des corridors sous le heurt de quatre cents sabots, Mauconduit, entrant dans la sacristie encore parfumée d'encens, retira son bonnet grec devant l'aumônier, auquel il dit d'un ton bourru, dissimulant mal son émotion :

— Monsieur l'abbé, je n'aime point les prêtres en général, mais vous en particulier, vous me plaisez, parce que vous êtes bon, parce que vous croyez ferme à ce que vous prêchez, c'est facile à voir. Je pense que je n'ai plus pour un long bail de vie dans mon sac, et qu'en de ces jours je ferai le grand voyage d'où l'on ne revient pas. J'avais toujours eu l'intention de disparaître incrédule et impie comme j'ai vécu. N'ayez pas de fausse joie, monsieur l'aumônier ; je ne viens point me confesser encore ; peut-être que jamais je n'en arriverai là. Mais je ne sais pourquoi, il me semble ce matin que j'aurais plaisir à causer avec vous, durant un petit quart d'heure, de ce qui concerne votre état...

L'abbé Duthil sourit à l'imprévu de cette dernière locution, et, tout au fond de son cœur, il lona Dieu, sentant que comme celle des autres vieillards de l'asile cette âme aussi allait se rendre, qu'il n'aurait pas la douleur de voir un de ses « petits bons hommes », le seul depuis dix ans, quitter la terre sans le pardon suprême. Et doucement il l'interrogea :

— Mon brave, savez-vous encore votre *Fater Noster* ?

— *Fater Noster... Pater Noster...*

— Allons essayez en français... Cela marchera peut-être mieux...

Cela marcha presque bien, en effet jusqu'après : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien... » Mais à ce moment, Antinoüs-Anthime s'arrêta, hésita, grommelant :

— Nom de nom ! je ne me rappelle plus la suite !

— Voyons ! vous avez retenu plutôt le : « Je vous salue Marie », la prière des âmes pures, celle des petits enfants...

— « Je vous salue, Marie... » Oui, ma mère me faisait dire cela jadis, ma mère morte trop tôt. Seulement, je n'irais pas encore jusqu'au bout... Pensez donc, monsieur l'aumônier, après soixante et dix années !... Pauvre maman ! Je suis tout remué de songer à elle, si bonne et si pieuse. Vous ne croirez peut-être pas, mais des « Je vous salue Marie », elle en disait au moins dix tous les jours, comme une bonne Sœur, quoi ! D'ailleurs, les coiffes bretonnes, telles qu'elle en portait toujours, ça ressemblait à des cornettes, savez-vous !

— Ne sortez pas de la question, interrompit doucement le prêtre. Dites-moi, vieil ami, vous ne vous rappelez pas une seule prière, une toute petite ?...

Alors un sourire édenté, un sourire de triomphe, éclaira le visage de l'octogénaire, parmi sa longue barbe blanche de patriarche. Et le bonhomme commença, tournant